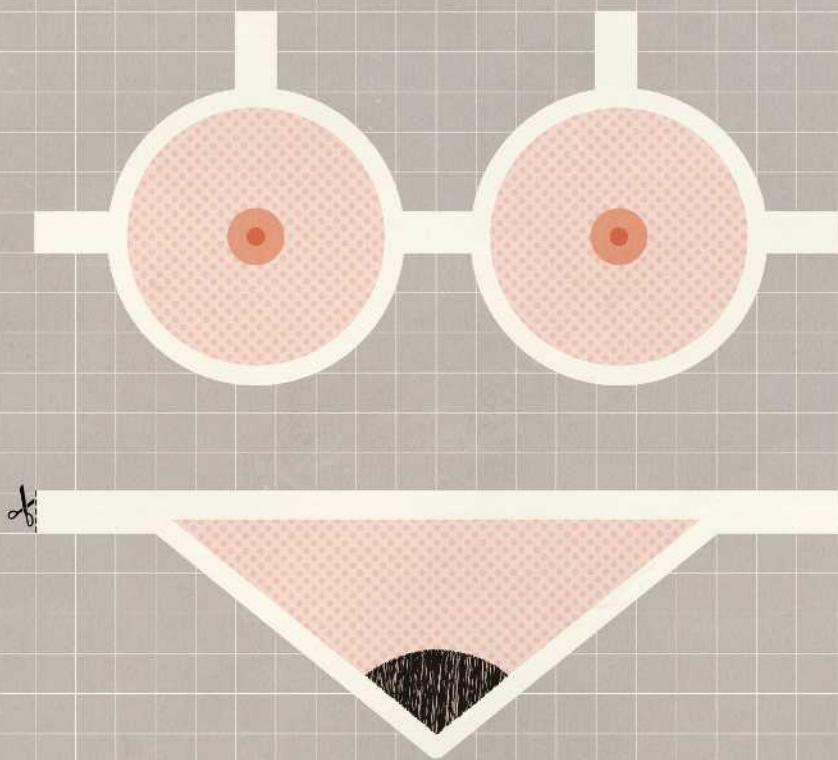


MARYSE VAILLANT

# SEXY SOIT-ELLE



LLL  
LES LIENS QUI LIBÈRENT



## Sexy soit-elle

Comme bien d'autres femmes de ma génération, j'ai remis le soutien-gorge que j'avais rejeté et accepté de réintégrer l'essentiel des conventions sociales. Mes petits-enfants m'ont réconciliée avec la famille et mon compagnon avec le couple. Loin d'attiser la guerre des genres, j'attache de l'importance aux spécificités masculines et féminines ainsi qu'à leur complémentarité. Autrement dit, mon féminisme n'est plus ce qu'il était et j'en suis fière. J'ai évolué. Mais je reste une femme avide de liberté pour moi et pour les autres, hommes et femmes. Une femme qui veut que les femmes puissent faire savoir leurs désirs et choisir leurs vies.

C'est pourquoi je m'étonne de ce que la société d'aujourd'hui leur inflige et à quoi elles semblent consentir. D'une femme qui se veut féminine, on attend qu'elle soit sexy et rien d'autre. Autrement dit, une femme doit refléter les fantasmes masculins et susciter le désir des hommes ou alors elle n'est pas considérée comme féminine. Le genre féminin ne serait-il plus un genre à part entière, mais le miroir des désirs de l'autre genre ?

Qu'en est-il donc de la force, du courage, de l'intelligence, de la solidarité, de la sensibilité ? Ces qualités, que chacun reconnaît pourtant comme étant celles des femmes, ne seraient-elles plus féminines ?

MARYSE VAILLANT

Psychologue clinicienne Maryse Vaillant se définit aujourd'hui comme « psychologue généraliste ». Elle est l'auteur de nombreux ouvrages : *Pardonner à ses parents*, *Les hommes, l'amour et la fidélité*, *Comment aiment les femmes*, *La répétition amoureuse*, *Etre mère, mission impossible*, *Mes petites machines à vivre* (prix Psychologies-Fnac).

Sexy soit-elle



Maryse Vaillant

# Sexy soit-elle

LLL LES LIENS QUI LIBÈRENT

ISBN : 979-1-020900-05-0  
© Les liens qui libèrent, 2012.



## Introduction

Je suis de ces femmes qui ont refusé le rôle que la société de jadis imposait aux filles comme aux mères. De celles qui ont voulu vivre leur féminité en toute liberté, en toute diversité. Qui ont décidé que la maternité ne serait pas leur seul horizon, pas plus que le mariage ou la famille. Qui se sont opposées à ce que la féminité ne soit que le reflet du désir masculin et qu'il faille être sexy pour exister.

De celles qui ont proclamé qu'une femme valait autant qu'un homme, n'avait pas besoin d'un mari pour relayer son père, était capable de subvenir à ses besoins et à ceux de ses enfants et pouvait sans complexe prétendre à exercer tous les métiers qui l'intéressaient. De celles qui ont dénoncé les discours négatifs sur les femmes, leur fragilité, leur vanité et leur bêtise, et combattu l'utilisation de leur corps comme faire-valoir commercial. De celles qui ont apprécié et vanté leur intelligence, leur force et leur solidarité.

De celles qui ont rejeté la gaine et le soutien-gorge, les porte-jarretelles et les talons aiguilles. De celles qui

ont choisi leur vie, leur profession, leur rôle social et leurs amours. Autrement dit, je suis une féministe. J'aime les femmes et j'aime être une femme.

Certes, comme bien d'autres de ma génération, j'ai depuis longtemps remis mon soutien-gorge et accepté de réintégrer l'essentiel des conventions sociales traditionnelles. Mes petits-enfants m'ont réconciliée avec la famille, et mon compagnon avec le couple. Loin d'attiser la guerre des genres, j'attache de l'importance aux spécificités du masculin et du féminin ainsi qu'à leur complémentarité. Autrement dit, mon féminisme n'est plus ce qu'il était, et j'en suis fière. J'ai évolué. Mais je reste une femme avide de liberté, pour moi et pour les autres, hommes et femmes. Une femme qui veut que les femmes puissent faire connaître leurs désirs et choisir leur vie.

C'est pourquoi je m'étonne de ce que la société d'aujourd'hui leur inflige et à quoi elles semblent consentir. Je suis consternée de voir la féminité redevenir synonyme de séduction, de jeunesse, de fragilité, de futilité. D'une femme qui se veut féminine, on attend qu'elle soit sexy – talons hauts, décolleté profond, lèvres pulpeuses. Autrement dit, une femme doit refléter les fantasmes masculins et susciter le désir des hommes, faute de quoi elle ne sera pas considérée comme féminine. Comme si le féminin n'était plus un genre à part entière, mais le miroir des désirs de l'autre genre.

Comment qualifier alors les femmes qui ne collent pas – ou plus – au modèle des projections masculines, celles qui dérogent aux critères en vigueur ? Si elles ne

sont pas « féminines », que sont-elles ? Les femmes fortes, mûres, mal habillées, indépendantes ne seraient-elles pas des femmes ? Et puisque la féminité paraît aujourd'hui confinée dans l'espace étroit de ce qu'on appelle la « jeunesse », les femmes dans leur maturité ne seraient-elles plus féminines ?

Qu'en est-il donc de la force, du courage, de l'intelligence, de la solidarité, de la sensibilité ? Toutes ces qualités, que chacun reconnaît pourtant comme étant celles des femmes, ne seraient-elles plus des qualités féminines ?



# I

## Souvenirs

J'ai longtemps voulu être un garçon, mais jamais je n'ai rêvé de devenir un homme. Enfant, aucun des adultes qui m'entourent, femmes ou hommes, n'a de quoi provoquer chez moi la moindre envie de grandir et de leur ressembler. La turbulence et la liberté des garçons me correspondant mieux que la coquetterie et la sagesse des petites filles, mon choix est vite fait : je suis un garçon et je le resterai.

À cette époque-là, la vie des fillettes de mon milieu est tout sauf réjouissante. Au mieux, l'avenir promis est celui de mère de famille. Aucune échappatoire. Les chanceuses auront un bon mari, les autres pleureront toute leur vie. Nous sommes dans les années 1950, et même si l'immédiat après-guerre a permis que les femmes se voient accorder le droit de vote, rien dans leur existence quotidienne n'annonce la moindre émancipation.

Toute fillette en est avertie : la féminité est un fardeau, une promesse de souffrances, un maléfice qui rend les hommes dangereux et les femmes jalouses. Le

genre féminin est d'emblée une tare pour l'enfant nouveau-né et une déconvenue pour les parents – déception pour le père, meurtrissure pour la mère. Chacun le sait et le répète : il vaut mieux naître garçon que fille, avoir l'avenir des jeunes gens que celui des jeunes filles, celui des hommes que celui des femmes, et la vie des pères que celle des mères. Ne jamais devenir adulte me semble la seule option possible. Peter Pan est donc mon modèle : il incarne l'espoir d'échapper à la sordide transformation des enfants en parents.

## UNE FILLE MANQUÉE

Chaotique et solitaire, mon enfance bénéficie de la liberté et de l'indifférence dont profitent si souvent les garçons de mon époque et de mon milieu. Je développe des talents précieux. Du côté des parents, savoir ménager ses vêtements, ne pas se plaindre et dissimuler les traces de bagarre. Du côté des gosses, savoir encaisser, réagir vite, parler avec autorité. J'aime lire, j'ai du vocabulaire, il m'est facile d'être chef de bande. C'est ainsi que je règne sans effort sur des groupes de trois ou quatre farouches renégats sillonnant la pampa et les terrains vagues. On me dit garçon manqué, mais je trouve la formule injuste, car rien ne me manque pour courir dans les champs. Je me trouve donc assez réussie en garçon, mais je suis incontestablement une fille manquée.

Car j'ignore tout des codes et des mœurs des fillettes. Personne à la maison ne se charge de m'in-

culquer les manières qui polissent, modèlent les petites filles et les transforment patiemment en petites femmes. Je ne m'imagine d'ailleurs pas faire un jour partie de ce monde bruisant, bavard et gloussant. Je ne les connais pas, je les comprends mal, je les crains un peu.

### *Du côté des petites filles*

Je ne côtoie de filles qu'à l'école. En classe, elles ne m'impressionnent pas : je fais partie des élèves que l'on dit vivantes car elles sont directement branchées sur leur institutrice. Bonne élève, donc. Suffisamment éveillée pour comprendre ce qu'on lui dit, pas assez futée pour mettre l'adulte en péril. En effet, je suis loin d'être une surdouée ; ma scolarité décousue me fait même accumuler de nombreux retards. J'ai une orthographe épouvantable et, si mon imagination est sans limites, je suis fâchée avec la grammaire et la liste des départements.

Dans la cour de récréation, je vois les gamines s'agglutiner et pouffer de rire, se parler à l'oreille, tressauter et se donner des petits coups avec la main. Mouvements de tête, envols de boucles blondes et de mèches brunes, moues boudeuses, regards furtifs : leurs gestes et leurs mimiques me déconcertent. Je ne fais pas partie de leur monde. Pour éviter de trop souffrir et garder un peu de ma dignité, je les imagine sortant d'un de mes livres préférés. Sous leurs tabliers, je vois dépasser de longs pantalons de dentelle ; à la place des sandalettes, je leurs mets de fines bottines, et sur leurs

nuques, au lieu de ce qu'a laissé le coup de ciseaux de leurs mères, dansent des anglaises. Me sont bien plus familières les amies de Sophie et de Camille que les filles de mon école<sup>1</sup>.

Comme aucun signe extérieur de handicap ne me stigmatise, les fillettes ne tardent pas à m'accepter. Nous venons du même monde. Nous sommes toutes issues de familles pauvres où les mères restent à la maison, où les pères vont boire au café et où les disputes au sein des couples sont très fréquentes. Par ailleurs, si mon tablier n'est jamais raccommodé, je ne suis pas la plus dépenaillée de toutes.

Certes, je suis loin d'être une vedette. Je ne brille jamais sous le préau, je ne suis pas assez bien habillée pour avoir des admiratrices, mon père ne vient pas me chercher en voiture à la sortie des classes (il n'en a pas), et je suis toujours incapable de prédire quelle nouvelle mode va remplacer la marelle ou la corde à sauter. Quel que soit d'ailleurs le jeu en vigueur, je n'y excelle jamais. Toujours un peu trop gauche, souvent même brutale, en tout cas maladroite, je ne sais doser ni mes gestes ni mes attitudes, ahurie devant les dons innés des autres filles, leurs mouvements mesurés et précis, gracieux, élégants même. Et à peine ai-je eu le temps de comprendre les subtilités du dernier jeu en vogue que déjà elles se tournent vers une autre passion. Personne ne m'ayant prévenue, j'ai toujours un train de retard.

1. Comtesse de Ségur, *Les Petites Filles modèles* et *Les Malheurs de Sophie*.



L'excitation qui me rend si vive pendant la classe – et qui me réjouit le cœur autant qu'elle comble d'aise mes institutrices – retombe dès que sonne l'heure de la récréation, et je préfère alors m'en aller rêver à quelque expédition polaire ou amazonienne plutôt que de faire mine de m'intéresser à des activités que je décrète oiseuses et stupides. Comme le sont les filles.

### *Les filles libres*

Ma passion pour la lecture va me permettre de découvrir qu'il existe quantité de filles qui, comme moi, se distinguent du gros de la troupe des demoiselles de mon école. La fréquentation assidue de la « Bibliothèque verte » – ainsi que de bien d'autres livres dénichés au fond des cartons qui suivent mes parents dans leurs déménagements mais ne sont jamais déballés – m'apprend que beaucoup de filles et de femmes ne ressemblent ni à mes institutrices, ni à ma mère, ni aux commères de mon quartier. Le monde est grand. Celui des femmes est immense.

Dans les livres vivent mes âmes sœurs. La première, c'est l'intrépide Jo March<sup>1</sup>, qui, pour avoir vécu pendant la guerre de Sécession, n'en est pas moins bien plus proche de mon cœur que mes contemporaines. En elle, comme par miracle, je trouve mon double absolu, la version romanesque de mon rêve de vie de fille. Comme moi, Jo est solitaire, studieuse, rêveuse et audacieuse. Elle aime la lecture, ne voit pas la néces-

1. Louisa May Alcott, *Les Quatre Filles du docteur March*.

sité d'être coquette et se projette dans un avenir libre et aventureux. Autour d'elle, les gens sont bons et généreux, et je me régale de voir vivre cette fabuleuse famille où tout le monde veut du bien à tout le monde. Comme elle, je serai libre, utile, libérale et bienfaitante.

Un jour, c'est le choc. Je découvre les romans d'Emily Brontë<sup>1</sup>. Son univers d'ombre et de tourments donne du poids à ma sauvagerie et du contenu à mes aspirations féminines. Avec elle, je deviens une arpen-teuse des landes sauvages battues par le vent. Je m'échappe du médiocre décor qui m'entoure et j'accède aux immenses étendues dénudées, je longe des murs de pierres, je franchis d'un bond des rus serpentant sous les ronces. Les bourrasques du vent du Nord font chavirer mon âme. Leur tourmente parle de moi, de mes angoisses, de mes insomnies, de mes cauchemars. Leur rage vient des temps lointains ; des secrets de famille, des morts et des violences passées elle porte la mémoire et les menaces. Lorsque j'erre ainsi au milieu des bruyères, je ne suis plus seule à avoir peur ; les nuages qui s'accumulent dans les nues parlent de ma détresse et de mon avenir. Assurément, je partirai, je quitterai ma famille, mon quartier, ma région. Je vivrai loin d'ici et j'écrirai des livres.

Je sais dorénavant que je ne suis pas la seule fille à vouloir vivre à sa guise. Je n'en doute pas une seconde : puisque je ne peux avoir la vie des garçons et qu'il me faudra bien grandir, j'échapperai à l'avenir des parents en devenant une fille libre, une femme audacieuse et forte, passionnée. Une aventurière, une

1. Emily Brontë, *Les Hauts de Hurlevent*.

intellectuelle, une voyageuse. Ma vie sera magnifique et le monde accueillera mes exploits.

## LE SANG ET LES LARMES

J'aurais préféré être un garçon, mais l'existence en décide autrement. Sans avertissement et sans me laisser le moindre recours, dès la fin de l'école primaire la puberté me transforme en une adolescente rebondie, avenante et perdue. Non seulement l'entrée au collège sonne le glas de mes exploits d'aventurière, mais, en me chassant de mes univers d'enfant, elle brise tout net mes libertés androgynes pour m'inculquer sans aucun ménagement les réalités féminines.

C'est brutal. Une véritable expropriation m'expulse du corps nerveux et insomniaque qui me tient compagnie depuis toujours pour m'infliger la silhouette charnue et les somnolences de mon nouvel âge. Nantie d'un corps trop grand et trop mou pour me laisser courir librement, isolée de mes compagnons de jeux qui font mine de ne pas me reconnaître, je dois supporter les lois de mon genre. Il me faut porter les tenues des jeunes filles – les robes qui remontent sur les cuisses, les jupes qui découvrent les genoux, les chaussettes qui glissent sur les chevilles, les combinaisons qui pendent et dépassent –, supporter le regard des hommes – les sifflements des ouvriers lorsque je passe près d'un chantier, les coups d'œil pesants des commerçants, la gêne de mon père –, endurer l'apitoiement et les avertissements des femmes de mon